

“UN COCON D’INDIFFÉRENCE” QUELQUES PROFILS DE L’ENFANCE DANS LE LABYRINTHE DU MONDE

par Paul PELCKMANS (Université d’Anvers, UFSIA)

Souvenirs pieux ni *Archives du Nord*¹ ne proposent une réflexion suivie sur l’enfance. Qui y inventorie ce “thème” découvre quelque cinquante notations souvent très incidentes et que Marguerite Yourcenar n’a pas dû s’attendre à voir rassemblées un jour. Il n’est d’ailleurs pas sûr du tout qu’elle aurait vraiment apprécié l’opération ; tel quel, cet ensemble un peu fortuit m’a paru rejoindre à sa façon une posture caractéristique de l’œuvre qui n’est peut-être pas son profil le plus flatteur.

Que la moisson soit peu abondante, le contraire serait plus surprenant. Cette rareté est celle des documents : les portraits de famille montrent plutôt des visages adultes, les quelques faits et gestes consignés documentent des carrières, des alliances ou des achats de domaines. Aussi les notations du *Labyrinthe* sur l’enfance transcrivent-elles peu de faits dûment attestés. Marguerite Yourcenar détaille plutôt certaines scènes telles qu’elles *ont dû* se passer. Soit le départ du trisaïeul Michel Daniel pour l’émigration :

la famille est censée se rendre à Spa pour prendre les eaux. Thérèse tient sur ses genoux son petit Charles Augustin encore à la mamelle ; la bonne se met derrière avec des paquets. Comme toujours, un sac égaré, un enfant qui veut redescendre pour ramasser sa balle ou pour un pressant besoin retardent le départ. (*EM*, p. 1001)

Le Labyrinthe du monde propose ici et ailleurs une reconstruction du plausible, qui fait état d’un cours ordinaire et apparemment immuable des choses. Si la documentation lacunaire ne permet guère de faire autrement, on n’a pas l’impression que Marguerite Yourcenar le regrette. Nous sommes très loin des psycho-logiques infiniment

¹ Je me limite en effet aux deux premières parties du *Labyrinthe* (texte des *Essais et Mémoires*). *Quoi ? L’Éternité* s’organise – au moins en partie – autour de l’enfance de Marguerite et demanderait donc une approche moins “sérielle”, ce qui n’implique d’ailleurs pas nécessairement qu’elle aboutirait à des conclusions très différentes....

changeantes de certaine histoire des mentalités², pourtant très populaire dans les années soixante-dix. Les historiens, à l'époque, s'efforçaient de découvrir, pour chaque étape du passé, des façons d'être et des paysages mentaux foncièrement différents des nôtres ; il serait bien sûr absurde de reprocher à Marguerite Yourcenar d'avoir parié plutôt sur l'homme éternel. Reste qu'on peut se demander si les constantes qu'elle reprend le plus volontiers ne nous édifient pas aussi sur certain penchant propre de son œuvre.

Les enfants de Michel Daniel lui compliquent "comme toujours" son départ. À y regarder d'un peu près, les enfants, quand le texte les évoque au détour d'une phrase, figurent souvent une gêne ou une complication. Pendant le séjour de Saint-Just à Marchienne, "Anne-Marie aura eu fort à faire pour prévenir les indiscretions des enfants" (*EM*, p. 768) : ils risqueraient de trahir la cachette du prêtre non assermenté. À Suarlée, pendant les dernières semaines de Mathilde, "on [...] aura enjoint [à ses enfants] de ne pas faire trop de bruit pour ne pas déranger maman qui était malade" (*EM*, p. 808).

Notations anodines, évidemment quelconques ; on ne rencontre pourtant jamais la perspective inverse, une scène égayée ou rendue plus attendrissante par la grâce d'une présence enfantine. Corrigeant une de ses imaginations de jeunesse, Marguerite Yourcenar estime peu probable qu'il ait pu y avoir

un sentiment tendre entre le beau Saint-Just et Anne-Marie [...]. Même si Anne-Marie a eu d'assez beaux yeux pour des yeux de province, il est douteux que cette femme d'un ci-devant des Pays-Bas autrichiens [...] ait fait éprouver [à Saint-Just] cet émoi voluptueux qu'une jeune mère entourée de ses enfants inspirait conventionnellement aux roués de l'époque. (*EM*, p. 772)

L'émoi devant la jeune mère, dans la littérature du XVIII^e siècle, concerne la tradition sentimentale bien plus que le roman libertin ; l'argument opère un fort curieux amalgame, facilité sans doute par le fait que Saint-Just avait contribué au second genre, mais dont l'effet le plus clair est de toute façon de réduire toute admiration pour la "jeune mère entourée de ses enfants" à un sentiment "conventionnel". Saint-Just n'est au demeurant pas le seul à se montrer sur ce point foncièrement insensible. Deux générations plus tard, Arthur de C. de M. est un "homme qui évidemment n'aimait pas les enfants" (*EM*,

² Pour une confrontation systématique entre l'œuvre de Marguerite Yourcenar et la "nouvelle histoire", cf. Jacques BODY, "Marguerite Yourcenar et l'École des Annales : Réflexions sur le 'possibilisme'", *Roman, histoire et mythe dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, M. et S. DELCROIX éd., Tours, SIEY, 1995, p. 49-57.

“Un cocon d’indifférence”

p. 902) et qui impose donc, au seul repas qu’il prend chaque jour en commun avec les siens,

un silence de chartreux. [...] Les enfants n’ont le droit d’ouvrir la bouche que si papa leur a d’abord posé une question, ce qu’il se donne rarement la peine de faire [...]. Mais ces repas muets étaient, semble-t-il, de tradition à Suarlée. Le journal de la grand-tante Irénée indique que, cinquante ans plus tôt, les quatre demoiselles Drion se tassaient à table. (*EM*, p. 883-84)

D’autres adultes, bien sûr, sembleraient, pour leur part, “aimer les enfants”. Tout se passe comme si, par les biais les plus divers, la qualité de cet amour était à chaque fois sujette à caution. Fernande, qui n’aura pas le temps de se montrer une bonne mère, aura vraiment voulu son enfant ; ce désir qui aurait pu être uniment émouvant comporte lui aussi son côté conventionnel :

j’en viens à me demander si ce désir de maternité, exprimé de temps à autre par Fernande en voyant une paysanne donner le sein à son nourrisson ou en regardant dans un musée un bambin de Lawrence, était aussi profond qu’elle-même et Michel le croyaient. [...] [L]a venue [de l’enfant] était inséparable des layettes bleues et roses, des visites de relevailles reçues en négligé de dentelles ; il était impensable qu’une femme comblée de tous les dons n’eût pas aussi celui-là. En somme, l’enfant consacrerait la pleine réussite de sa vie de jeune épouse, et ce dernier point n’était peut-être pas sans compter pour Fernande, mariée assez tard, et qui le 23 février venait d’avoir trente et un ans. (*EM*, p. 717-18)

Les rapports entre l’accouchée et son bébé se réduisent en l’occurrence à quelques jours ; reste que le texte ne s’efforce aucunement à atténuer quelque peu ce vide et qu’il s’acharnerait même plutôt à en proposer une version aussi dépouillée que possible, voire à y inscrire une part de refus :

La mère trop exténuée pour supporter une fatigue de plus détourna la tête quand on lui présenta l’enfant. (*EM*, p. 722)

On voit mal quelle tradition de famille aurait pu transmettre pareil instantané à la future académicienne ; celle-ci, une fois de plus, a dû croire transcrire un cours ordinaire des choses...

La mère de Fernande – on me permettra de suivre plutôt l’ordre du texte que celui des générations – est peut-être morte des suites d’une onzième grossesse. Auparavant, “il est sûr que, comme presque toutes les femmes, elle aime les enfants” (*EM*, p. 788) ; l’évocation détaillée

de cet amour semble le regarder d'un peu haut. Les enfants de Mathilde,

les premiers surtout, lui auront procuré ces joies souvent plus délicieuses pour son sexe que la volupté elle-même, plaisir de laver, de peigner, d'embrasser ces petits corps qui contentent ses besoins de tendresse et ses notions de la beauté. (*EM*, p. 788-89)

Sa petite-fille pratique apparemment des "notions" moins sommaires. Elle précise aussi quelques lignes plus bas, avant de reconstruire d'autres ruminations maternelles de Mathilde, qu'on peut aussi "la supposer très sotte, ce qui est toujours possible" (*EM*, p. 789).

Le cousin Octave Pirmez a dû en penser presque autant. On le voit d'abord surpris d'apprendre que son oncle mourant espère retrouver sa fille défunte au ciel :

" Et puis, peut-être reverrai-je ainsi ma chère fille..."

Ni la fillette avec laquelle il jouait dans les allées bien ratissées, ni la jeune femme presque toujours épaissie par une maternité [...] n'ont beaucoup retenu l'attention d'Octave. Mais l'insignifiante Mathilde s'ennoblit tout à coup, puisque l'espoir de la revoir au ciel console cet homme qui meurt. (*EM*, p. 815)

Par la suite, ce cousin un peu prétentieux se montre plus ouvert à l'enfance. Encore le texte lui reconnaît-il surtout "le don d'apprivoiser les enfants" (p. 839), c'est-à-dire en somme de s'entendre avec eux sans trop de problèmes³. Son intérêt senti, à tout prendre, semble plus esthétique que proprement affectueux. On s'effare de le voir rêver, au large de Capri, une belle mort qui coûterait la vie de quelques *putti* :

il se confiait sur cette mer dangereuse à l'habileté des petits bateliers de la *Marina Grande*. Si la barque avait sombré, le courant aurait fini par ramener son corps et celui des enfants sur une plage de l'île ; que de larmes, que de prières des mères italiennes pour leurs fils... Aurait-on prié pour lui ? Mais peu importe : les enfants eussent déjà entraîné son âme auprès du trône de Dieu. On accepterait de sombrer de la sorte. (*EM*, p. 837-38)

Octave se montre surtout sensible au charme d'enfants qu'il admire d'un peu loin, mariniers italiens, "petits garçons du garde-chasse" (*EM*, p. 857) ou, "sur les bords de la Sambre, [...] enfants du village pêchant à la ligne" (*EM*, p.862). On ne voit pas que cet idéaliste timoré s'inquiète jamais pour de bon de la misère de ces démunis. Rémo,

³ Amusons-nous, sans plus, à constater qu'une page plus loin, "Octave promet au jeune Marc un de ses animaux apprivoisés" (p. 840)...

“Un cocon d’indifférence”

qu’on s’attendrait à découvrir plus radical, se contente de son côté d’une fin de non recevoir assez abrupte :

Un monde où les enfants de douze ans font dans les mines du Borinage des journées de douze heures, et ne voient que le dimanche la lumière du jour, ne l’intéressait pas. (*EM*, p. 812)

Voici donc une saga familiale qui s’attarde rarement aux enfances et où les quelques adultes qu’on voit un bref moment s’en occuper ne s’y intéressent pas de façon très convaincante. Dans *Archives du Nord*, Michel Charles se montre certes “très bon père” (*EM*, p. 1070) ; l’exception heureuse est largement contrebalancée par le portrait accablant de Noémi. Je note surtout que sa “hargne qui ressemble à de la haine” (*EM*, p. 1070) pour son fils paraît assez curieusement singulière... au second degré seulement :

Nous sommes si attachés au lieu commun d’une mère aimante, si attendris par l’ardeur et le dévouement, d’ailleurs brefs, des maternités animales, que l’attitude de Noémi nous surprend. Et cela d’autant plus qu’il est rare, à cette date et dans ce milieu social, qu’un fils unique ne soit pas traité en prince héritier. (*EM*, p. 1070-71)

Marguerite Yourcenar, on le sait, ne laisse passer aucune occasion pour médire de sa grand-mère ; pour un peu, le portrait de Noémi serait lui aussi une œuvre au noir ! Cette “hargne”-là ne suffit pourtant pas à lui faire oublier sa certitude, apparemment donc elle aussi assez fondamentale, que “l’instinct maternel n’est pas si contraignant qu’on veut bien le dire” (*EM*, p. 717).

Comment interpréter un tel constat ? Il serait bien entendu un peu court de conclure que Marguerite Yourcenar elle-même ne devait pas “aimer les enfants” ; on pourrait spéculer aussi sur certain besoin de douter de la fibre maternelle qui aurait consolé l’orpheline, si même il ne l’innocentait du crime irrémissible d’avoir coûté la vie à sa mère. Les quelques protestations du contraire tout au long de l’œuvre seraient alors de l’ordre de la dénégation – ce qui n’a a priori rien d’impossible, mais indique aussi que pareille hypothèse est à jamais indécidable.

J’hésiterais d’autant plus à abonder dans ce sens que le manque d’intérêt ou le rejet, dans les deux premiers tomes du *Labyrinthe*, ne viennent pas que des adultes. Les enfants viennent eux aussi à se montrer superbement indifférents. Il est vrai que, comme Marguerite Yourcenar l’écrit dans un tout autre contexte, “ce pluriel ment” (*EM*, p. 1087). Cette belle indifférence est surtout le fait de la mémorialiste

elle-même, qui aurait su, enfant, ne pas trop souffrir des aménités de Noémi :

elle me brimait sans parvenir à entamer ce cocon d'indifférence qui parfois entoure l'enfance, et la défend contre les provocations des adultes. (*EM*, p. 1058)

L'immunité, on le voit, serait une grâce, qui préserverait "parfois" ses élus. Elle paraît quasi naturelle quand il s'agit – plus simplement ? – d'écarter les récriminations de son demi-frère :

"Que fais-tu là ? Un enfant doit jouer et non rêvasser. Où est ta poupée ? Une petite fille ne doit jamais être sans sa poupée." Avec la dédaigneuse indifférence de l'enfance, je classai dans la catégorie des imbéciles ce jeune adulte qui débitait ce que je sentais déjà comme des lieux communs. (*EM*, p. 1134)

L'article défini prouve cette fois que Marguerite Yourcenar ne se sentait pas, sur ce point, une enfant exceptionnelle. On voit mal d'ailleurs quels documents auraient permis de reconstruire sans invraisemblance pareils états d'âme pour un plus lointain passé⁴.

L'indifférence enfantine revient donc plutôt à la faveur de telles généralisations. Elle est notamment au cœur de ce qui est sans doute (cette restriction ment elle aussi, j'ai fait l'inventaire) la déclaration la plus copieuse du *Labyrinthe* sur notre thème :

Plus je vieilliss moi-même, plus je constate que l'enfance et la vieillesse, non seulement se rejoignent, mais encore sont les deux états les plus profonds qu'il nous soit donné de vivre. L'essence d'un être s'y révèle, avant ou après les efforts, les aspirations, les ambitions de la vie. [...] Les yeux de l'enfant et ceux du vieillard regardent avec la tranquille candeur de qui n'est pas encore entré dans le bal masqué ou en est déjà sorti. Et tout l'intervalle semble un tumulte vain, une agitation à vide, un chaos inutile par lequel on se demande pourquoi on a dû passer. (*EM*, p. 1073)

⁴ Il y aurait à évoquer tout au plus la "hargneuse indifférence" (*EM*, p. 926) dont Michel Joseph fait preuve lors des derniers jours tragiques de sa mère. La formule concerne un garçon de quatorze ans, qui n'est donc plus vraiment un enfant ; elle côtoie notre thématique dans la mesure où, pour n'avoir bien sûr rien d'admiratif, elle se veut au moins compréhensive : Michel avait tort de ne pas reconnaître "les effets d'une enfance aigrie et frustrée, aggravés par le sourd spectacle d'un sourd conflit conjugal plus pénible peut-être au jeune garçon qu'à ses parents eux-mêmes" (*EM*, p. 926). Si on voulait pousser le paradoxe, on pourrait dire que Michel Joseph aurait sans doute eu un caractère moins malheureux si, enfant, lui aussi avait su revêtir pour de bon le "cocon d'indifférence"....

“Un cocon d’indifférence”

L’enfance serait belle d’incarner une “essence” qui se définit apparemment à l’écart de tout et qui n’a surtout besoin de personne : “les efforts, les aspirations, les ambitions de la vie” connotent le monde des hommes plutôt que celui de la nature. L’enfance s’en passe donc allègrement⁵.

Les dernières pages d’*Archives du Nord* abondent dans le même sens. Il s’agit alors d’imaginer les vagues premiers émois du bébé Marguerite :

L’enfant, elle, a environ six semaines. Comme la plupart des nouveaux-nés humains, elle fait l’effet d’un être très vieux et qui va rajeunir. Et, en effet, elle est très vieille : soit par le sang et les gènes ancestraux, soit par l’élément inanalysé que, par une belle et antique métaphore, nous dénommons l’âme, elle a traversé les siècles. Mais elle n’en sait rien, et c’est tant mieux. (*EM*, p. 1179)

Pourquoi est-ce exactement “tant mieux” ? Même s’il semble assez incongru de s’interroger sur l’appréciation d’un oubli que ce bébé partagerait de toute manière avec tout le monde, je me retiens mal de penser qu’au terme d’une remontée généalogique lacunaire et laborieuse, l’inaccessibilité absolue d’un passé peut-être vécu aurait pu se profiler comme une carence regrettable. Il vaut mieux, ici, que le bébé soit complètement dépêtré de ces éventuels liens antérieurs. À en croire les tout derniers mots du récit, il vaudrait mieux aussi, mais ce sera bien sûr, pour elle comme pour tout le monde, inimaginable, qu’elle ne se réengage pas en d’autres liens :

Laissons-la dormir sur les genoux de Mme Azélie, sur la terrasse qu’ombragent des tilleuls ; laissons ses yeux suivre le vol d’un oiseau ou le rayon de soleil qui bouge entre deux feuilles. Le reste est peut-être moins important qu’on ne croit. (*EM*, p. 1182)

Ce “reste”, qui est presque tout, est-il vraiment si peu “important” ? Contentons-nous ici de noter que la réponse proposée dans ce mot de la fin pourrait surprendre dans une œuvre qui, ailleurs, se dit résolument humaniste. Je ne prétends certes pas mettre en question la sincérité ni même l’authenticité de cet engagement ; reste que la

⁵ Deux pages plus tôt, une réflexion plus sommaire semble un instant partir en sens inverse. Marguerite Yourcenar se paie en somme un bref consentement paradoxal à une attitude déphasée – et le retire presque aussitôt : Michel et Gabrielle “sont d’une époque où l’enfance est encore sentie comme un état dont il convient de sortir le plus tôt possible, pour accéder bien vite au rang du monsieur et de la dame. Il y aurait beaucoup à dire en faveur d’une telle vue, si les messieurs et les dames offerts en modèles aux enfants n’étaient trop souvent eux-mêmes que de piètres mannequins” (*EM*, p. 1071).

critique yourcenarienne, je crois, n'a toujours pas assez remarqué que l'humanisme, puisque humanisme il y a, de notre auteur va souvent de pair avec un quant-à-soi, un refus des contacts trop proches ou trop accaparants que ses textes ne thématissent sans doute pas, mais qu'ils se trouvent exprimer, si l'on y prend garde, presque à chaque page. Les notations sur l'enfance que nous venons d'aligner sont un à-côté du *Labyrinthe*, qu'on estimera tout au plus significatives parce qu'à les rassembler on s'aperçoit qu'elles regardent toutes dans le même sens. Elles ramènent à leur façon à un foncier individualisme où je reconnaîtrais volontiers, en deçà de ses prises de position affichées, comme le tuf de l'œuvre de Marguerite Yourcenar.

On se demande d'ailleurs, dans cette perspective, si c'est vraiment par hasard que l'engagement de notre auteur s'est essentiellement orienté vers des thèmes écologiques. Tout se passe à plus d'une reprise comme si l'amour des animaux était lui aussi une façon d'écarter les hommes. Explorer un tel soupçon nous entraînerait ici trop loin⁶ ; je termine donc par un regard rapide sur les quelques rares paragraphes où la ferveur écologique rencontre notre "thème" de l'enfance.

Le bébé Marguerite savoure "sans doute son premier plaisir" (*EM*, p. 724) en buvant du lait de vache. Il est moins anodin qu'elle reçoit ce qui paraît bien être sa première marque d'intérêt de la part du chien Trier :

J'aime à croire que le chien Trier, qu'on a chassé de sa bonne place habituelle sur la descente de lit de Fernande, trouve le moyen de se faufiler jusqu'au berceau, hume cette chose nouvelle dont on ne connaît pas encore l'odeur, remue sa longue queue pour montrer qu'il fait confiance, puis retourne sur ses pattes torses vers la cuisine où sont les bons morceaux. (*EM*, p. 725)

L'auteur, on le voit, précise en toutes lettres qu'elle invente ce détail ; elle ajoute le retour aux "bons morceaux" pour éviter de verser dans l'idylle convenue. Reste toujours que, dans la mesure où tout accouchement vaut une Nativité, l'adoration des bergers se voit cette fois relayée par la "confiance" d'un chien. Yourcenar s'est aménagé une *Urszene* où vache et chien suppléent l'intérêt défaillant des entours humains.

⁶ Il ne concernerait d'ailleurs pas que le seul "cas" Marguerite Yourcenar ; cf. à ce sujet un incisif article de Marcel GAUCHET, "Sous l'amour de la nature, la haine des hommes", *La démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, 2002, p. 197-206.

“Un cocon d’indifférence”

Octave Pirmez aime la nature et sait apprivoiser les enfants, mais ne réussit pas tout à fait à combiner ces deux registres. On le voit rabrouer la petite Fernande qui, sans penser à mal, cueille une fleur :

De temps à autre, la petite main s’allonge, cueille maladroitement, ou plutôt arrache, une tige ou une touffe. L’oncle un peu solennel proteste : “Songe à la plante mutilée, à ses racines laborieuses, à la sève qui découle de sa blessure...” Fernande lève la tête, perplexe, sentant qu’on la gronde, et lâche la fleur moribonde qu’elle serrait dans sa paume moite. Il soupire. A-t-elle compris? Est-elle du petit nombre d’êtres qu’on peut instruire ou former ? (EM, p. 890)

On peut parier que l’enfant n’a rien compris du tout – et ajouter qu’il n’y a rien de bien grave à comprendre. À première vue, Yourcenar semble même pour une fois s’en douter. Tout donne à penser que l’oncle “un peu solennel” exprime un scrupule qui doit lui être d’autant plus cher que ses proches ne le partagent pas; son soupir indique que lui-même se croit de toute façon “du petit nombre d’êtres qu’on peut instruire ou former”. On aimerait savoir dans quelle mesure Marguerite Yourcenar s’est rendu compte qu’elle proposait en somme une aimable caricature anticipée de son propre zèle.

Comme ce serait, je crois, la seule page de toute l’œuvre où l’académicienne se moquerait gentiment d’elle-même, je me demande si l’ironie ne viserait pas d’abord l’enfant Fernande⁷. L’enfant “cueille [...] ou plutôt arrache une tige” pour l’écraser ensuite dans “sa paume moite” et se montre ainsi plus maladroite que nature. Il faudrait être aussi très généreux pour supposer que le fait que Fernande aura transmis l’anecdote (on voit mal quelle autre filière imaginer) signifierait aussi qu’elle ait peu ou prou retenu la leçon. Leçon un peu pontifiante, mais où l’enfant aurait pu flairer certaine sincérité ; comme Fernande ne dépassait vraiment pas les perspectives étroites de son milieu d’origine, elle a compris seulement “qu’on la grond[ait]”...

Côté enfances aussi, les deux premiers volets du *Labyrinthe* racontent un univers où la nature *prévaut* sur l’homme. À l’orée d’*Archives du Nord*, l’évocation de *La nuit des temps* ne tarit pas sur la beauté de “ce monde que nous n’encombrons pas encore” (EM, p. 955). L’auteur ajoute au passage⁸ qu’enfant elle avait un jour entrevu cette beauté immémoriale. La Mer du Nord d’avant l’homme connaissait déjà

⁷ Ce serait même, si l’on peut dire, plus “logique” puisque l’anecdote figure dans le dernier chapitre de *Souvenirs pieux*, et non dans l’évocation des frères Pirmez.

⁸ L’épisode revient, à sa place chronologique, dans *Quoi? L’Éternité*. Cf. EM, p. 1374-75.

Paul Pelckmans

le bond joyeux des marsouins tels que je les ai vus, de l'avant d'un bateau surchargé de femmes, d'enfants, d'ustensiles de ménage et d'édredons emportés au hasard, sur lequel je me trouvais avec les miens en septembre 1914, rejoignant la France non envahie par la voie de l'Angleterre ; et l'enfant de onze ans sentait déjà confusément que cette allégresse animale appartenait à un monde plus pur et plus divin que celui où les hommes font souffrir les hommes. (*EM*, p. 956)

Le contraste, cette fois, paraît presque idéaltypique, si direct même que l'auteur vieillissant ne peut guère l'indiquer qu'en le faisant endosser, fût-ce "confusément", par l'"enfant de onze ans" qu'elle a un jour été. Ce n'est peut-être qu'à cet âge-là qu'on peut légitimement, c'est-à-dire sans scandaliser personne, oublier la misère des hommes pour s'émerveiller des seules splendeurs de la nature.